

Alexandre Vialatte

Les amants
de Mata Hari



Extrait de la publication *le dilettante*

Alexandre Vialatte

*Les Amants
de Mata Hari*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Alice Charbin

© le dilettante, 2005.

ISBN 978-2-84263-468-1

De l'âge de Mata Hari

Comme pour d'autres œuvres d'Alexandre Vialatte, inédites de son vivant, il n'est pas facile de dater Les Amants de Mata Hari. L'écriture du manuscrit, son papier jaune et son encre noire, et la dédicace « à Josette Clotis », rajoutée au crayon entre le titre et le début du texte, ne permettent que des estimations vagues.

Reste la correspondance de l'auteur où trouver des points de repère. Mais, alors qu'Alexandre Vialatte y mentionne souvent plusieurs de ses livres, je n'avais pas souvenir (parmi, il est vrai, plusieurs milliers de lettres...) d'une citation de Mata Hari. Puisant mon énergie dans les pages roses – Labor omnia vincit improbus! – j'ai*

* *Le travail acharné vient à bout de tout (et non : le travail malhonnête, comme le traduisaient – avaient-ils tort? – les élèves de sixième.)*

fini à force de recherches par en trouver une dans le courrier échangé par mes parents.

Le 1^{er} juillet 1936, Alexandre, qui s'est mis au vert à Ambert (Puy-de-Dôme) pour y travailler, comme il a coutume de le faire, écrit à sa femme Hélène, à Paris : « J'ai bien reçu le colis de documents, mais en quel état!... Aussi je vous serais bien reconnaissant de m'écrire par retour du courrier si vous y aviez mis le dossier de La Dame du Job et celui ou ceux des Amants de Mata Hari. »...

Le 8 juillet, il lui écrit à nouveau : « Merci pour La Dame du Job et Les Amants de Mata Hari »...

Nous savons donc que le dossier Mata Hari existe en 1936. C'est tout. Dans quel état? Quand sera-t-il achevé? Je serais bien en peine de répondre. Mais, après tout, un peu d'obscurité ne nuit pas à l'histoire, ni un peu de mystère au plaisir de la lecture. De toute façon, à en juger par sa fraîcheur, Mata Hari ne fait pas son âge.

Pierre Vialatte

À Josette Clotis

C'est une photographie toute jaune dans un petit médaillon de plomb. Je vais la remettre au fond du grenier de la famille dans le tiroir de «la table jaune». La table jaune... Quel souvenir, quelle immatérielle richesse, quelle chimère aux griffes d'or!... C'est un meuble fort distingué, mais bien étrange, j'imagine, pour ceux qui ne l'ont pas vu comme moi pendant cinq ans dans le couloir des Lévy et qui ne peuvent l'associer à une atmosphère si connue : l'odeur de pipi de chat des dalles du couloir, la tête de biche du portemanteau, râpée aux arcades sourcilières, le verre dépoli d'un vasistas, la «peau de jaguar de l'oncle Albert». Son souvenir

bénéficie dans mon esprit d'un halo d'or d'impondérables nostalgiques.

Cette curiosité hérissée de sculptures était le fruit compliqué des loisirs d'un sapeur, obligé de M. Lévy, et des calculs de probabilité d'un ébéniste hypermétrope. Reléguée au grenier par un injuste sort, elle est toujours couverte d'un journal sur lequel sèchent les graines de haricots de M. et Mme Berthomas : des blanches, des rouges, et puis des rouges mouchetées de points blancs ; et leurs gousses pâles, pareilles à des doigts de gant, jaune clair, boursoufflées aux phalanges, craquent et se remuent quand le soleil les touche. La «table jaune» est rouge, en pitchpin vernissé, avec quatre tiroirs pleins de mystères sans aucune valeur pour vous : lacets de souliers, tire-bouchons, catalogues... et l'un des quatre a des compartiments : le premier est plein de ficelles dorées, le second de rubans plats mi-partis comme les hallebardiers du pape – violet et blanc, ou rouge et blanc – ou encore entièrement verts, avec des noms et des adresses

de pâtisseries de diverses villes en caractères de machine à écrire ; le troisième contient ces petites poignées de bois blanc qui servaient autrefois à porter les paquets et qu'on donnait par-dessus le marché chez les commerçants à la page qui faisaient imprimer leur nom dessus en caractères inspirés du Didot. Le quatrième enfin contient des choses diverses : des viroles d'argent de couteaux démolis, des pierres à aiguiser, des capuchons de crayons, des protège-pointes pour aiguilles à chapeaux, et un centimètre vert pâle, en toile cirée, dont on ne pouvait rien faire parce qu'il était devenu trop long. Enfin l'*Anthologie* de Walch, pleine d'autographes « d'amis de Verlaine ». C'est là-dessous qu'il mettait la photo : une tête étrange avec une bouche barbare, de négresse un peu, de bohémienne, ou encore de ces femmes bulgares qu'on représentait pendant la guerre balkanique réfugiées sur une caisse de bois, un foulard sur la tête et les seins en plein vent. Une bouche largement fendue sur des maxillaires

qui avancent ; des dents qui font songer aux bêtes ; le front bas et des yeux mongols ; le nez un peu camard et les pommettes saillantes. Autour de cette tête sensuelle, étrange, presque carrée : en haut des cheveux crépus que nul ruban n'endigue, en bas un col éblouissant qui fait ressortir la matité du hâle. Une figure toute en obscurité qui semble absorber la lumière comme la terre des alcarazas ; un génie animal, une douceur barbare.

Telle elle était. Nous la proclamions belle et nous l'aimions d'un amour refoulé. Nous l'appelions Mata Hari faute de savoir son vrai nom, à cause d'une photographie qui se trouvait dans un magazine et qui était censée lui ressembler et que je n'ai d'ailleurs aucune raison de supposer elle-même ressemblante. Elle pouvait avoir vingt ans. Elle était venue habiter aux vacances le château des Messieurs Bourdier que les propriétaires louaient pour la saison. Nous ne disions pas « le château » comme les gens de la région, mais « la Maison de la Plante du

Songe» sous l'influence d'un romancier chinois, car nous aimions tout exotisme et ne vivions que de frissons cosmiques.

C'était une caserne basse au sommet d'un ravin charmant que les gravures de l'époque 1830 enrichissaient à tout hasard d'une cascade, d'un chamois et de poètes élégiaques vêtus en chasseurs tyroliens. Les accessoires de fantaisie de cette Helvétie d'opérette ont disparu avec le temps. Il n'est resté que le rocher abrupt dont les lézardes sont fleuries d'arnicas et de digitales, un roc médicinal en somme, exploité par la pharmacie.

Sur cette photo dont je parle, Mata Hari n'a que douze ou treize ans. Nous ne l'avons jamais connue à cet âge-là. Si j'ai gardé cette pauvre image – et d'autres avant moi l'ont fait – c'est qu'elle prolonge nos souvenirs, notre vision de Mata Hari, d'une perspective qui les déroutent. Nous ne l'imaginions qu'exotique, extravagante et pavoisée, dans un halo de reine de Saba (et il faut bien nous excuser; nous ne connaissions

pas Montparnasse); et là, dans ce serti rustique, elle ressemble à ces enfants naïfs, orgueilleux d'être photographiés par le photographe de la foire dans une odeur d'acétylène et de tir aux pipes. Le cadre rond, qu'elle avait acheté dans le son un jour de kermesse au pays de sa sœur de lait, vaut bien vingt sous, généreusement. Il est en plomb, ou en étain, fait d'une guirlande de fleurs de fantaisie qui peuvent être des marguerites; ou des myosotis... – pourquoi pas? –; avec un cœur jaune, en laiton; derrière, une épingle de cuivre.

C'est une photo qui ne m'appartient pas... Je l'avais prise à ce pauvre Lévy; je ne pourrai jamais mieux la lui rendre.

*

Nous étions cinq de la même bande. Il y avait le petit Bonheur que nous appelions par antiphrase «la grande Veine»; il était bien élevé, poli, et ne «bahutait» pas sa casquette d'uniforme qui avait des palmes

d'or et une visière cirée. Sa mère lui faisait prendre, pour aller à la messe, des gants de fil blanc qu'il égarait volontairement depuis qu'il recherchait la considération de Balèze. Balèze portait une « def » verte, franchement aérodynamique, qui avait dû avoir autrefois, sur la tête de son frère aîné, garçon de café à Biarritz, une couleur recherchée, chinée et prétentieuse ; il s'enrichissait au printemps d'un pantalon de baigneur blanc, rayé de bleu, dont il refaisait le pli en classe de dessin en crachant dessus avec application et en se servant de son équerre. Il nous éblouissait par les raffinements d'un argot qui avait failli être à la page le jour où on avait proposé à son frère une situation à Paris, mais qui gardait pour le moment un décalage touchant sur les modes de l'époque.

Le grand Potter avait moins d'éclat mais plus de sérieux ; c'était le fils d'un minotier, un grand roux à la tête trop longue ; il portait des leggings rigides qui avaient l'air neuf et le profil plat. Il avait des yeux sans couleur, des yeux de buste en plâtre ou

d'aveugle ; on aurait dit un poisson rare, un grand poisson des mers du nord, taciturne et mythologique.

Enfin Lévy, que nous appelions, je ne sais pourquoi, Lévy-Pantoufle. Son père promenait à cette époque, autour du petit kiosque à musique, dans les rhododendrons du square Lombescure, ses cheveux frisés, son chapeau melon, ses lorgnons sales et son profil de mouton résigné. Le kiosque à musique ressemblait, par son architecture canaque, à la cabane du bélier zoologique qui était étiquetée en ronde dans le coin scientifique du jardin et qui était inspirée aussi par les îles du Pacifique. Quand il rôdait autour de ce monument papou, Maître Lévy ressemblait à s'y méprendre – avec ses oreilles compliquées, feuilletées, rabattues en cornets, roulées comme un gâteau arabe – à un bélier de jardin des plantes, un petit bélier timide qui tourne autour de sa cage. Le palmier « nain, long, rosé, hâtif de Tasmanie méridionale » l'éventait de ses feuilles bleutées avec un parfum de frangi-

pane. Ce boudoir de la botanique semblait griser Maître Lévy d'effluves cosmiques. Il y délirait comme un chat dans l'odeur de la valériane, avec sa canne à bec d'argent imitation.

Lévy-Pantoufle, son enfant, était vraiment un garçon de génie. Le lyrisme et le négoce se partageaient son âme ; bien avant de découvrir le coup des autographes, il s'était déjà fait la main ; il n'était encore qu'en sixième qu'il composait en cinq minutes des poèmes de dix vers qu'il vendait pour cinq sous à des amateurs téméraires ; la deuxième fois on avait droit à un vers par-dessus le marché ; il faut reconnaître aussi que les rimes étaient plus riches ; j'imagine donc qu'au quatrième achat on aurait eu un sonnet parnassien. Ce commerce périclita par la faute de Barthier, dont le père – faut-il y voir une coïncidence ? – était un confrère du sien et ne pouvait souffrir Lévy-Pantoufle père, bélier inoffensif des plages océaniques sorti d'un cauchemar de Loti. Barthier découvrit en

effet, dans le cabinet de son père, cette fameuse *Anthologie* de Walch qui avait dû, à plusieurs reprises, faciliter singulièrement la besogne de notre marchand de lyrisme. Il syndiqua l'ensemble des victimes. Ce fut la faillite de l'art classique et ça ressembla étonnamment aux « Scènes de la rue Quincampoix » que représentait notre livre d'histoire, quand les clients de la banque Law venaient assiéger leur débiteur. (Il faut dire que notre Pantoufle baptisait son trafic « le système de Law. ») Nous eûmes notre rue Quincampoix comme nous avons eu notre Law. Ce fut le Passage-du-Lavoir, endroit rustique recherché des orties, des crapauds, des boîtes à conserve. Notre financier poétique passa là un mauvais quart d'heure à la sortie de l'après-midi. On lui arracha ses plumes de paon dans tout le détail. Il résista d'ailleurs vaillamment à l'attaque; délirant, les cheveux dans les yeux, il se détachait sur le ciel comme Bonaparte au pont d'Arcole; on le voyait faucher l'assaillant à grands coups de cartable de cuir; ayant

saisi cet instrument par la courroie, il le faisait tournoyer dans l'espace et siffler autour de sa tête; comme il y avait dedans un plumier en bois de chêne, Ramerchamps, qui en reçut un revers sur l'oreille, alla rouler ignoblement dans la poussière; ou la boue, plus exactement, car la journée était pluvieuse. Ce petit Lévy était un Juif de la grande race, de ceux qui massacraient le Philistin; il écumait comme un prophète tragique. S'il avait eu une mâchoire d'âne à sa portée, il eût renouvelé le coup de Samson. Mais il succomba sous le nombre et ne fut plus au bout de six minutes qu'une sorte de loque boueuse au fond du ruisseau du lavoir, tandis que les hêtres dorés secouaient sur sa molle dépouille tous les trésors d'un automne élégiaque et l'humidité de leurs cheveux. Les vainqueurs, effrayés par l'excès de leur triomphe, s'éloignèrent à toutes jambes; Balèze ramassa Lévy comme une flanelle inconsistante. Ce travail d'égoutier trouva sa récompense : c'était de là que datait leur amitié.

Pour le reste on peut se demander comment des êtres aussi différents que Balèze et Potier, par exemple, ou Pantoufle et «la grande Veine», fissent partie de la même bande. L'explication est des plus simples. Un goût commun pour le vélo nous unissait. Vêtus de chandails et les mollets au vent, nous nous envolions le dimanche pour des compétitions féroces dont nous donnions les résultats dans le journal de la localité, qui manquait sérieusement de copie car il insérait fidèlement les communiqués emphatiques que nous faisions de ces randonnées et que nous glissions sans nous montrer dans la boîte de sa porte bleue. Nous nous y donnions de faux noms et ajoutions nos professeurs au palmarès des «géants de la route». On apprenait ainsi le lundi au collège, à la satisfaction de tout le monde, que Pamernon, le vieux professeur de botanique, qui ne pesait pas moins de cent kilos, avait gagné au sprint la course des «Moineaux Bleus», devant «Le Suif», notre principal, qui avait